

En librairies : Jonathan Hope, Laura Vazquez, Gilles Paris...

De la vase et de la pourriture, un chanteur mort, une solitaire adolescente bibliophile, Priam, dans l'Illiade, qui «s'agenouille devant Achille» et enfin une activité ludique mais sérieuse.

Récit

Jonathan Hope, les Saisons d'un lac

Seuil «Le bar de la Sirène», 112?pp., 14?€.

Un lac, anonyme, mais «pas n'importe lequel» puisque l'auteur, un écrivain et universitaire québécois, l'a toujours connu?: il en fait le sujet de son livre comme s'il s'agissait d'un être cher et familier. Un lac tout simple, néanmoins, «tellement ordinaire que c'est un défi d'en parler». On peut courir tout autour, y nager si on n'est pas trop regardant, attraper des poissons, répertorier faune et flore ainsi que les choses étranges dont les gens se débarrassent. A l'ouest il y a une usine, au nord et à l'est la ville, au sud la forêt qui abrite les maisons de notables. Lors d'un été où la chaleur est telle que le niveau de l'eau baisse dramatiquement, de sorte que la vase et la pourriture empuantissent l'atmosphère, la maire a cette forte parole?: «Restons solidaires dans la résignation climatique.» L'hiver, le lac n'est pas non plus ce qu'il était. Depuis une quinzaine d'années la glace a perdu en épaisseur, c'en est fini du patinage. Mais on peut encore s'allonger, observer la nuit ou les fonds lacustres, un agréable passe-temps pour ceux qui, comme l'auteur, apprécient l'hiver. Il s'agit là d'un livre aimable, caustique et, par moments, effaré. Chaque année, l'usine se livre à une gigantesque purge. Un soir de septembre, un incendie se déclare. Il dure toute la nuit, et décime la colonie de goélands, «asphyxiés et grillés», la population adulte n'ayant pas abandonné les oisillons incapables de voler. *Cl.D.*

2026-03-13 16:05:00

Poésie

Laura Vazquez, l'Idiote du village

Imec «Diaporama», 56?pp., 9?€.

Laura Vazquez se plie à l'exercice de la collection «Diaporama» de l'Imec (l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine), laquelle convie les écrivains à parler de leur travail en s'appuyant sur des images de leur choix. Celles et ceux qui ont déjà entendu la poétesse et romancière marseillaise lire ses textes reconnaîtront d'emblée son timbre. Puisque tout part de là, retour à l'enfance où il y avait un village et dans ce village «un garçon / il chantait / il avait la trisomie 21 il transportait une petite enceinte / reliée à un lecteur CD / il écoutait un chanteur mort il disait : c'est moi». Mais ne nous attardons pas : «les détails biographiques n'ont pas d'importance». Ce qui importe, ici, c'est la pratique, le rendu. Le livre mince tient dans la poche mais fait état d'une grande ambition à l'oeuvre. Occasion est ainsi donnée d'ouvrir le laboratoire et d'inviter au partage. On a le sentiment que ce qui est donné est soupesé, et précieux, car il ne s'agira plus d'y revenir. «j'ai trop parlé autour de mes livres / j'aurais dû fermer ma bouche / je souhaite que le temps détruise cela». Par l'autrice des *Forces* (Editions du sous-sol, 2025). *T.St.*

Roman

Gilles Paris, *l'Attrape-mots*

Héloïse D'Ormesson, 160?pp., 18?€.

En exergue du roman il y a la fameuse phrase de Boris Vian «*l'histoire est entièrement vraie puisque je l'ai imaginée d'un bout à l'autre*». Ce n'est pas Gilles Paris qui nous soumet une grille de lecture mais l'un de ses personnages qui fait mine de nous éclairer tout en brouillant les pistes. Jade est une adolescente solitaire et bibliophile dont le héros de papier est Holden Caulfield, le héros désabusé de *l'Attrape-cœur*. Un père libraire, un petit frère mort d'une leucémie, une mère dépressive campent ici une jeunesse repliée sur soi, rebelle. Le principe de réalité, plus que jamais ici la rencontre de faits observables par tous et l'interprétation que nous en faisons, semble être le sujet de ce livre dont les chapitres, plus courts au fur et à mesure que la vérité se déploie, installent l'idée que l'invention ou l'imaginaire sont plus bavards ou plus riches que le réel. *N.A.*

Essais

Yaël Gambarotto,

La main qui tremble. Eloge du pouvoir vulnérable

Editions de l'Observatoire, 256?pp., 22?€.

Il y a plusieurs moyens de désarmer le monstre qui brandit son couteau ou son épée pour vous réduire en morceaux. On peut être plus fort que lui, mieux armé, plus malin, plus agile, et l'assommer d'un uppercut. Mais on peut être aussi sans défense, naïf, innocent - comme un enfant, qui, inconscient du danger, adresse au dit monstre un sourire... désarmant, ou comme Priam, dans l'Iliade, qui «*s'agenouille devant Achille et tend vers lui des mains tremblantes pour réclamer le corps de son fils*». Entre ces deux images «*se joue notre rapport au politique*», écrit Yaël Gambarotto, qui enseigne la philosophie et la théorie politique à Sciences-Po Paris. Certes, quand la figure du «chef» se manifeste dans l'imaginaire du pouvoir, elle est toujours dotée des attributs de la force, de la puissance, de l'autorité ferme et indiscutée : le chef ne peut être «mou», il doit être, comme on dit, un «*homme à poigne*», il n'est pas chef parce qu'il a raison, mais a raison parce qu'il est chef («*I was right about everything*», Donald Trump, discours à l'ONU du 23 septembre 2025). Dans ces conditions, comment envisager que la vulnérabilité, comme l'hésitation, la douceur, le tremblement, puisse également être «*constitutive du pouvoir politique*»? En s'appuyant sur Machiavel, Tocqueville ou Jacinda Arden, c'est pourtant un éloge du leader «*qui doute et qui pleure*» que fait ici Yaël Gambarotto, en esquissant les linéaments d'un *autre* art de gouverner. *R.M.*

François Guillet,

Vertige du jeu. La société française et les jeux d'argent, 1776-1933

Champ Vallon, 422?pp., 27?€.

Quand le jeu devient une affaire d'argent, ce n'est plus tout à fait qu'un jeu. C'est une activité ludique mais sérieuse, source de passion mais aussi de souffrance morale. Le long XIXe siècle incarne au mieux ce vertige du

jeu d'argent, comme l'illustre la littérature de Balzac à Dostoïevski. François Gillet l'étudie sous tous ses aspects, en particulier sa diffusion dans toute la société. S'il est d'abord une activité aristocratique, il fascine aussi le bourgeois ou l'ouvrier. S'il est associé au risque et à la virilité, les femmes n'en sont pas pour autant exclues. Le dérèglement moral dont il serait le signe inquiète autant les pouvoirs publics que les autorités religieuses, et les médecins, dans un souci d'hygiène publique, s'intéressent de près aux addictions ludiques. En bref, le jeu d'argent au XIXe siècle, démontre François Guillet, est bien un phénomène social total. *J.-Y.G.*



© 2026 Libération. Tous droits réservés.